Mathieu Lindon

Mon cœur tout seul ne suffit pas

MATHIEU LINDON

P.O.L

Extrait de la publication

Mon cœur tout seul

ne suffit pas

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Le Livre de Jim-Courage, 1986
Prince et Léonardours, 1987
L'Homme qui vomit, 1988
Le Cœur de To, 1994
Champion du monde, 1994
Merci, 1996
Les Apeurés, 1998
Le Procès de Jean-Marie Le Pen, 1998
Chez qui habitons-nous ?, 2000
La Littérature, 2001
Lâcheté d'Air France, 2002
Je vous écris, 2004
Ma catastrophe adorée, 2004
Ceux qui tiennent debout, 2006

aux éditions de Minuit

Nos plaisirs, Pierre-Sébastien Heudaux, 1983
Je t'aime, *Récits critiques*, 1993

Mathieu Lindon

Mon cœur tout seul ne suffit pas

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

Extrait de la publication

© P.O.L éditeur, 2008
ISBN : 978-2-84682-227-5
www.pol-editeur.fr

Pour Corentin

Extrait de la publication

Cher Monsieur,

Je me permets de vous avertir que mon père est mort ce matin. Il nous parlait si souvent de vous et de vos aventures communes, en Afrique et partout, que vous faisiez pour nous partie de la famille et vous êtes le premier à qui j'écris la triste nouvelle. Soyez sûr que, à travers les vicissitudes de l'existence, vous êtes resté jusqu'au bout son ami le plus cher.

En souhaitant ardemment vous rencontrer bientôt afin de vous entendre évoquer sa mémoire, je vous envoie mes sentiments reconnaissants pour tout ce que vous lui avez donné.

Dominique Turna-Veille

C'est bien mon nom sur l'enveloppe. Jamais entendu parler de Turna ni de Veille ni de l'adresse indiquée sur la lettre, pourtant. Quant à l'Afrique, j'ai dû y passer deux fois une semaine de vacances, il

Extrait de la publication

y a une vingtaine d'années, je ne sache pas y avoir lié la moindre relation. Le reste de mes pérégrinations de prétendu globe-trotter est également indissolublement lié au simple tourisme.

– Dominique qui signe, est-ce un homme ou une femme ? dit Simon quand on se téléphone.

– J'ai pensé une femme, à cause de Turna-Veille, ça pourrait être son nom de femme mariée et celui que je suis censé déjà connaître.

– Ça se tient, dit-il.

– Mais ce n'est pas la question.

Tout me met mal à l'aise, la perspective qu'il y ait confusion autant que celle d'être le bon destinataire. La situation me coûte. Quelle mémoire évoquer pour le bénéfice d'une fille ou d'un fils aimant vorace de souvenirs, quels espoirs décevoir ? Pourquoi écrire « avertir » dès la première phrase comme si cette mort m'était un présage ? Il y a un numéro de téléphone au-dessous de l'adresse mais je n'appelle pas.

Je fais le soir même une analyse de texte qui ne me sert qu'à mal dormir. Quel âge a la ou le signataire ? Et le mort ? Qui est « nous », juste le disparu et l'auteur de la lettre ou y a-t-il d'autres personnages ? Qu'est-ce que j'ai tant donné ? Pourquoi m'être si reconnaissant ? Est-ce ironique, ce qui justifierait « avertir » ?

Je réfléchis pendant deux jours, c'est-à-dire que je ne fais rien. Le matin du troisième, je reçois une nouvelle lettre.

Cher Monsieur,

En rangeant des affaires de mon père, j'ai trouvé une enveloppe cachetée à votre nom. Je n'ose vous la faire parvenir de crainte qu'elle ne se perde, comme ce fut peut-être le sort de ma lettre précédente à laquelle je n'ai reçu aucune réponse, et je préfère vous la remettre en mains propres. Téléphonez-moi, s'il vous plaît, pour que nous convenions d'un rendez-vous. Je pourrai me déplacer à Paris pour la journée à votre guise.

En vous rappelant le décès soudain de mon père et l'attachement qui l'a lié à vous jusqu'à ses derniers instants, je vous signale à nouveau ma vive reconnaissance.

Même signature, même adresse, même numéro de téléphone. Une précision supplémentaire : la mort fut soudaine, aussi inattendue pour les proches du disparu que, pour moi, les courriers qui la suivent. Mais, encore une fois, ce n'est pas la question. Un agacement me gagne de me retrouver dans ce doute amical. Et pourquoi « Je vous *signale* ma vive reconnaissance » ? Le verbe n'est pas plus approprié qu'« avertir ». Sont-ce des signaux ou des maladresses ? Que, sans compétence littéraire particulière, on puisse écrire des lettres rend impossible de les lire correctement.

Extrait de la publication

Il va falloir répondre, fût-ce par un silence forcément agressif que je me sens incapable de tenir, et je ne vois pas comment faire autrement qu'appeler le lendemain soir de l'arrivée de la seconde lettre.

– C'est elle-même, dit la voix de deuil qui m'a répondu quand je demande à parler à Dominique Turna-Veille.

Je dis mon nom qui suscite un « Ah » ému, joyeux. Puis viennent des remerciements au milieu desquels la femme s'interrompt pour assurer que cette conversation n'a de sens qu'« entre quat'z'yeux », expression prononcée sur le ton de la plus grande bienveillance mais que je ne peux m'empêcher de trouver menaçante – parler, aussi, est familier même à ceux qui n'ont pas la plus grande maîtrise sémantique. Je n'ose pas le faire remarquer d'une boutade, pour en avoir le cœur net, à un être qui n'est pas d'humeur à plaisanter.

– Bien sûr, je peux venir à Paris, mais sans doute préférez-vous être vous-même sur place, vous imprégner des lieux où il a fini de vivre, dit-elle. On peut vous loger sans mal. Comme vous l'imaginez, son lit est désormais libre.

Dans mon malaise, cette invitation aussi me paraît inquiétante, s'il est mort dans ce lit devra-ce être mon sort ?

– Je ne sais pas, dis-je.

Extrait de la publication

Il n'y a rien que je préfère sinon que cette histoire soit finie, qu'elle n'ait jamais existé.

– Je vous attends, dit-elle, c'est le mieux. Venez, le jour ou la nuit que vous voulez mais venez.

J'ai si peu la conduite de la conversation que je me retrouve convié pour un véritable séjour alors que je n'ai pas encore parlé du malentendu, de la probable homonymie qui me vaut cette reconnaissance sans objet. Je tâche de m'expliquer avec tact pour ne pas froisser cette orpheline et elle y met gaiement le holà.

– C'est ça. Vous avez un sosie qui porte votre nom et habite chez vous.

Pourquoi un sosie ? Je me demande si elle a des photos, si je suis espionné, ou si juste elle exagère exprès pour faire valoir l'immensité de l'éventuelle coïncidence.

– Je n'ai rien à voir avec cette histoire, dis-je.

C'est faux puisque l'histoire est précisément que j'y sois mêlé. En plus, j'aurais dû dire ça immédiatement. Mieux aurait valu écrire que téléphoner, j'aurais mené la discussion à ma guise. Quand elle raccroche, tout à fait poliment mais en me laissant interdit, rendez-vous m'est donné à Lille pour le prochain week-end.

En descendant du TGV, je prends conscience que je serai incapable de reconnaître Dominique

Extrait de la publication

Turna-Veille puisque nous n'avons échangé aucun mot d'ordre descriptif, et aussi que je connais son numéro chez elle mais pas celui de son portable, de même qu'elle n'a que mon fixe. Comment se joindre si on se rate à la gare ? En vérité, j'ai l'espoir qu'elle ait avec son père une ressemblance qui, en remontant à l'envers le jeu des physionomies, me permette tout à coup d'identifier celui-ci. Tout le voyage, j'ai pensé à ce que je dirai à mon interlocutrice – sans d'ailleurs arriver à aucune phrase convaincante –, pas à la rencontre concrète.

– J'ai eu peur que vous ayez raté votre train. Pardonnez-moi de l'avoir pensé. Je sais pourtant que vous n'êtes pas homme à manquer à pareil rendez-vous.

Elle m'aborde sur le quai où il pleut et où je n'ai pas encore fait trois pas. Elle a du charme, une jolie brune à cheveux longs qui doit mesurer à peine trois centimètres de moins que moi et a l'âge d'être ma fille. Elle ne m'évoque personne qu'elle-même. Il y a une préposition de trop, « manquer pareil rendez-vous » m'aurait paru plus accueillant. Elle me tend sa main nue et je crois respectueux, compatissant, de déganter la mienne pour la lui serrer. Je ramasse mon gant après l'avoir laissé tomber dans une mince flaque.

– Vous ne vous imaginez pas ce que vous représentez pour moi, surtout maintenant, dit-elle en plaçant son parapluie au-dessus de moi, me contraignant

Extrait de la publication

à la proximité. L'enterrement a eu lieu hier, tout s'est bien passé. Si on peut dire. Ça signifie qu'on s'est débarrassé de papa sans scandale, plus rien ne gênera sa décomposition.

Si j'avais vraiment été le meilleur ami de son père, une telle réception ne me mettrait-elle pas encore plus en porte-à-faux ? Qu'elle évoque « papa » me prépare aussi au moment où les distances seront abolies, où nous devrons communier dans la même émotion, la fille aimante et le parfait inconnu. Je ne veux pas de cette imposture mais c'est comme si elle la réclamait de tout son cœur d'orpheline.

A-t-elle encore sa mère ? Tout à coup, cette question m'intéresse. Ça me soulagerait.

– Tout le monde se réjouit beaucoup de vous voir, ajoute-t-elle sans précision. On a besoin de ça.

Je ne comprends pas si « ça » est moi ou quelque chose d'un peu magique dont je suis le dépositaire.

– Vous avez la lettre ?

C'est la question que j'estime le mieux convenir. Est-il toutefois légitime de réclamer l'urgence pour un courrier d'outre-tombe ?

– Vous êtes impatient ? Tant mieux. Elle vous attend à la maison, je n'ai pas voulu la trimballer. On perd tout, en voiture. Vous avez de la chance : on aurait bien aimé, nous aussi, avoir accès à son existence posthume.

Ses derniers mots me laissent pantois. Un instant, j'ai le soupçon d'une machination littéraire

Extrait de la publication

qu'un je ne sais quoi dans son deuil modeste rend pourtant indécent.

Dans la voiture, volontairement ou pas, elle m'impose silence. Elle, de temps en temps, prononce quelques phrases d'une tonalité émotive trop forte pour que j'y réponde directement – « Mon Dieu, comme ça va nous faire du bien que vous soyez là » ou « Plus j'y réfléchis, plus je suis persuadée qu'il a aussi laissé cette lettre pour nous obliger à nous rencontrer ». Quand j'ose reparler de la confusion qui m'amène là, me place dans cette situation de recours affectif à laquelle je n'ai aucun titre, elle ne prend pas mes phrases en compte.

– Je suis désolé, commencé-je.

Et elle, concentrée sur autre chose :

– La route est dangereuse, affreusement glissante.

Il pleut vraiment fort, maintenant. Je ne tente plus aucun mot. Au lieu du paysage, je regarde les essuie-glaces, ce mouvement perpétuel, perpétuellement efficace et inutile puisqu'à la fois l'eau est effectivement écartée et revient immédiatement. Un instant, follement, je m'identifie à eux : méritent-ils des remerciements pour ce qu'ils font, nous éviter un accident par absence de visibilité ? Mais, moi, je n'ai rien fait du tout pour aucun Turna-Veille, à part ce

voyage en train et maintenant en voiture, à part avoir reçu des lettres et donné un coup de téléphone, ces riens qui s'avèrent être quelque chose.

Le bruit des gouttes contre la voiture ôte tout poids à notre silence, participant au deuil. J'ai hâte d'être arrivé quoique je n'en attende rien. Sans réfléchir, je veux juste passer au prochain épisode où j'imagine que ma situation ne pourra qu'être meilleure.

De l'extérieur, la maison est sobre et belle. On y arrive après une centaine de mètres sur une allée de graviers entourée d'un jardin bien tenu d'où on peut l'observer dans une parfaite perspective. De toute évidence, il y a de l'argent dans la famille, aucune escroquerie financière ne guide mon aventure comme je l'ai fugitivement redouté.

Trois personnes nous accueillent quand nous entrons dans le salon élégamment décoré, une femme plus âgée, à savoir à peu près de mon âge, et deux gamins – la mère et les enfants de Dominique Turna-Veille. Tous ont l'air sympathiques et me manifestent la plus grande bienveillance, m'embrassant sur les deux joues. Si la veuve est là, pourquoi m'avoir offert le lit du mort ?

– Le déjeuner est prêt, dit-elle.

On m'installe. Je suis à un bout, la mère en face, les enfants à ma gauche face à leur mère. J'ai peur

Extrait de la publication

qu'être si bien reçu ne me crée une obligation supplémentaire, je tâche de m'en décharger au plus vite par des dénégations, « Je ne suis pas celui que vous croyez ».

– Tu es un imposteur ? dit la petite fille en riant.

– « J'ose dire pourtant que je n'ai mérité ni cet excès d'honneur ni cette indignité. »

– C'est du Racine, non ? Papa adorait, dit Dominique Turna-Veille.

J'explique que les fameux vers de *Britannicus* m'ont toujours paru curieux puisqu'on ne peut pas mériter un excès de quoi que ce soit, ce substantif excluant l'idée de justice autant que de mesure. Chacun donne son avis.

– On dit bien « Je t'aime trop », dit l'aîné des enfants, Ikbal, neuf ans.

– Racine était un précurseur. Il parlait déjà comme les jeunes d'aujourd'hui, dit sa grand-mère en souriant.

La conversation a complètement tourné et j'ai le sentiment poisseux d'y avoir contribué.

– Grand-papa, je l'aimais trop, dit la petite fille.

Elle s'appelle Dounia. Étranges prénoms des enfants, pour moi ils pourraient aussi bien venir de Russie que de l'Égypte ancienne. Leur physique ne m'apporte aucune information supplémentaire pour trancher.

– Vous lirez la lettre en prenant votre café, dit la grand-mère.

Extrait de la publication

– Je n'en bois pas.

– Alors, pendant que nous le boirons nous, dit-elle. Peut-être à voix haute, si le contenu le permet ?

– S'il vous plaît, dit Dominique Turna-Veille.

J'ai l'enveloppe sacrée dans les mains. Les adultes boivent leur café, les enfants restent sagement assis. On m'attend.

C'est une enveloppe de deuil, cerclée de noir. Après une seconde où ça me fait suspecter de nouveau une entourloupe, comme si la lettre était trop récente pour être vraie, je suis au contraire saisi que le disparu ait à ce point intériorisé sa propre disparition afin de souligner le caractère irrévocablement posthume de son écrit.

Il me faudrait un coupe-papier pour rester au niveau de dignité de l'instant et de l'objet. L'enveloppe est trop bien collée, je peine à l'ouvrir d'un doigt, je la déchire en définitive sans élégance et me sens coupable de ce déficit de solennité. À la fois, c'est exactement ma position, je suis comme manipulé par une pompe qui me dépasse, même si le moment est malvenu de faire partager ma comparaison.

La même écriture qui a rédigé la suscription à mon endroit sur l'enveloppe a composé les deux feuillets recto verso de la lettre, belle graphie,

Extrait de la publication

d'ailleurs. Les feuillets aussi sont cerclés de deuil. Le texte est daté d'il y a trois mois.

– Lisez-la d'abord silencieusement, bien sûr, dit la grand-mère.

– On a trop envie de l'entendre, dit Ikbal.

– S'il est possible de nous en faire profiter ensuite, ce serait cruel de nous en priver, dit la grand-mère.

– Ne t'inquiète pas, maman, on peut compter sur lui, dit Dominique Turna-Veille. L'éternel ami de papa.

Dans mon confortable fauteuil, la cruauté, il me semble mystérieusement en être plus victime qu'auteur.

Cher, très cher Mathieu,

Aujourd'hui, cela fait exactement quarante ans que nous sommes amis si nous le sommes devenus au premier regard et c'est bien ce qui s'est produit. Cela fait quarante ans que tu m'accompagnes de ton affection et de ta générosité discrètes. Les éclipses de notre relation n'ont jamais altéré la force de notre lien. À quoi bon me manifester maintenant ? Je sais bien que tu sens autant ma présence auprès de toi, malgré ces dernières années passées sans se voir, que la tienne me réconforte dans mes mauvais moments – de tels sentiments ne peuvent qu'être réciproques. Je n'ose pas te remercier, comme si moi aussi

Extrait de la publication

Je cite la phrase exactement parce que j'ai peur que mon cœur, ceux des autres, soient trop encombrants, sinon. Je la dis avec un mince relent d'agacement parce que je l'ai repérée immédiatement dans la lettre de Milodi, elle m'a semblé splendide et me flattait d'être le seul à l'avoir remarquée. Je suis comme surpris que les autres se souviennent de ces mots même falsifiés, ça me plaît aussi.

– Non, ton cœur tout seul ne suffit pas, dit Simon en me passant un bras autour du cou. Tant mieux pour moi.

– Ça, non, dit Dounia en appuyant délicatement sa tête contre la cicatrice de mon pacemaker. Sans les mains pour serrer, sans les lèvres pour embrasser, il ne vaut pas grand-chose.

– Ton foie tout seul ne suffit pas, c'est sûr, dit Ikbal. En arabe, on dit parfois « mon foie » pour « mon cœur », ajoute-t-il comme il voit que je vais protester.

Je ne comprends pas si les enfants comprennent de travers.

– Moi, sans mes doigts, mon cœur ne sert à rien, dit aussi Ikbal en mimant une nouvelle fois en virtuose, dans le vide et le vacarme du TGV entrant en gare, les plus beaux morceaux des plus grands compositeurs.

Extrait de la publication

Achevé d'imprimer en novembre 2007
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2019 – N° d'édition : 155622
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : janvier 2008
Imprimé en France

Extrait de la publication